

**24 images**

**24 iMAGES**

# Mankiewicz Téléaste

Yves Rousseau

---

Number 70, December 1993, January 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22907ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Rousseau, Y. (1993). Mankiewicz : téléaste. *24 images*, (70), 23–25.

# Mankiewicz

## téléaste

par Yves Rousseau

Cinq longs métrages constituent l'essentiel de l'œuvre cinématographique de Francis Mankiewicz. Cinq titres échelonnés sur une vingtaine d'années dont deux (*Le temps d'une chasse* et *Les bons débarras*) auront suffi à faire de Mankiewicz un auteur majeur du cinéma québécois. Pourtant Mankiewicz a tourné bien davantage que sa filmographie «québécoise» ne le dit. Ainsi aux États-Unis, il est beaucoup plus connu comme le réalisateur de *Love and Hate*, une télésérie canadienne de quatre heures qui a fracassé les records de cotes d'écoute au réseau NBC à l'été 91, ce qui n'est pas peu dire puisque les réseaux américains ont une politique encore plus chauvine que les distributeurs de films pour leur marché domestique : même les émissions britanniques ne peuvent trouver place sur le petit écran américain. De plus, l'été suivant, le réseau CBS programait *Conspiracy of Silence*, autre télésérie de Mankiewicz qui cette fois damait le pion à la retransmission des Jeux de Barcelone. On a pratiquement jamais parlé de ça au Québec. D'abord parce que cette série fut tournée en anglais et ensuite parce qu'ici on semble trouver suspect le travail accompli ailleurs par des cinéastes québécois; finalement parce qu'il s'agit de télévision, ce qui représente un lourd passif devant tout le «glamour» associé au cinéma. Depuis son départ pour Los Angeles, on a pu lire de nombreux articles sur Yves Simoneau du genre : ça fait quoi d'être un petit Québécois à Hollywood, d'aller au même restaurant que David Lynch, etc. Mais on a fort peu analysé son travail californien, les deux téléfilms qu'il y a réalisés jusqu'ici. C'est à croire que les journalistes n'ont même pas pris la peine de les visionner.

C'est encore plus flagrant avec quelqu'un qui a l'aura d'auteur de Mankiewicz, silence gêné devant ses téléséries en anglais, comme si on se disait: comment l'homme qui a fait *Les bons débarras* est-il tombé si bas?

Pour la question d'auteur, il est peut-être bon de rappeler que Mankiewicz, même s'il possède un style et un univers personnels, n'est pas tout à fait auteur au sens classique du terme. Mis à part *Le temps d'une chasse*, il n'a pas scénarisé en solo et ce n'est qu'au générique des *Portes tournantes* qu'il est crédité comme collaborateur de Jacques Savoie. Plus que d'inventer lui-même des histoires, Mankiewicz consacrait son talent à mobiliser des écrivains et scénaristes dont les univers étaient «compatibles» avec le sien. Dans le cas des *Bons débarras*, on ne saurait de cette façon minimiser le travail de Réjean Ducharme, de même que celui de Michel Brault à l'image, tout comme on imagine difficilement ce film sans Charlotte Laurier. Mankiewicz incarne à

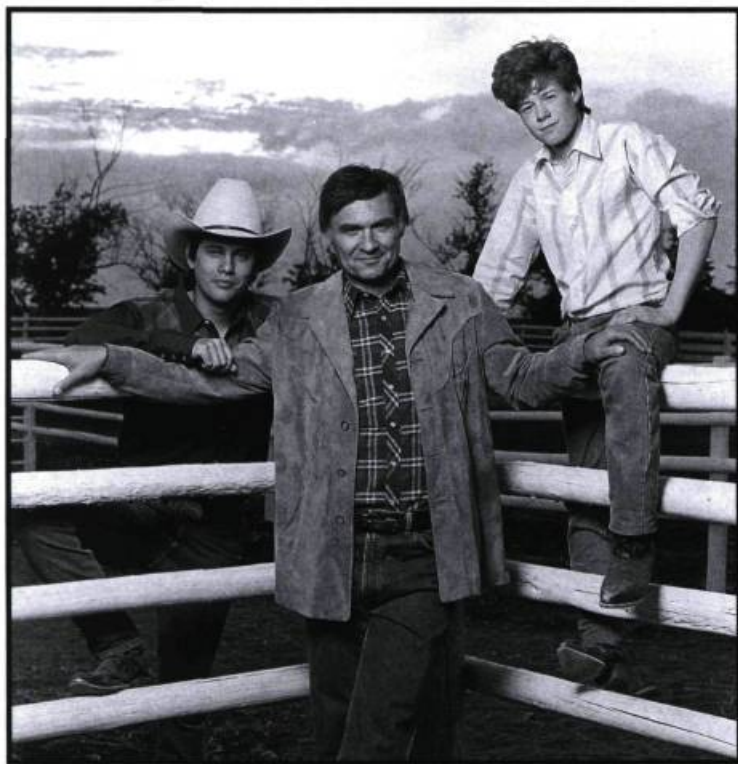
merveille cette notion d'un cinéma d'auteur selon lequel un film réussi se présente comme une œuvre collective.

Cette notion de création à plusieurs est au cœur de l'œuvre télévisuelle de Mankiewicz. Elle s'incarne dans la personne du producteur Bernard Zukerman, qui vient de la filière information de CBC et de la scénariste Suzette Couture. Zukerman a produit le téléfilm *And Then You Die* (1986) et les téléséries *Love and Hate* (1990) et *Conspiracy of Silence* (1991), ces dernières étant écrites par Suzette Couture.

Si *And Then You Die*, dont l'action se situe à Montréal, se démarque peu par son sujet de bien des thrillers urbains américains qui mettent en scène le monde de la pègre (la chute d'Eddie, un petit caïd de la drogue), la mise en scène privilégie l'intimisme aux scènes traditionnelles de poursuites en voiture et fusillades spectaculaires. On est loin du cérémonial quasi liturgique de Coppola dans ses *Godfather* mais on aborde cet univers de l'intérieur, du point de vue d'Eddie, qui voit son monde basculer. S'il était possible de faire abstraction de la mise en scène flamboyante de Scorsese, on pourrait dire que *And Then You Die* se rapproche de *GoodFellas* (et le précède chronologiquement) par sa présentation du métier de gangster comme un boulot sordide et répétitif, dénué de prestige, fait de brimades, de méfiance, de mensonge et de trahison.

Les téléséries *Love and Hate* et *Conspiracy of Silence* sont plus consistantes et font découvrir un Mankiewicz téléaste en pleine possession de ses moyens. La collaboration avec Zukerman et Couture donne ici un triumvirat des plus féconds qui rejoint à la fois les préoccupations de Mankiewicz et celles de ses coéquipiers pour amorcer rien de moins qu'une fresque télévisuelle de l'envers du rêve canadien, dont ces deux séries seraient deux volets. L'envers du rêve canadien c'est la représentation d'un establishment capitaliste mâle, blanc, raciste, violent et qui se considère au-dessus des lois. Mankiewicz raconte deux histoires tirées de cas vécus par des individus réels tout en les poussant vers une dimension universelle de lutte entre le bien et le mal, contrairement à beaucoup de productions bien pensantes qui n'arrivent qu'à patauger dans l'anecdotique.

Dans *Love and Hate*, Suzette Couture a adapté le livre-dossier de Maggie Siggins *A Canadian Tragedy*, qui raconte l'histoire du couple Thatcher. Le postulat de base est classique: nous sommes au début des années 80; Colin Thatcher est un mari volage, brutal et grossier, grand propriétaire terrien, ministre conservateur dans le gouvernement Devine en Saskatchewan et qui roule



*Love and Hate*, à la fois drame social, drame judiciaire et tragédie.

en corvette. Tout pour plaire... Lasse des brimades et des vexations, sa femme JoAnn le quitte pour refaire sa vie ailleurs. Le début pourrait faire penser à *The Rain People* ou *Alice Doesn't Live Here Anymore* avec les images de JoAnn quittant le foyer dans un gros «station-wagon», donnant des coups de téléphone sous la pluie à partir de cabines sur les haltes routières. Mais Colin Thatcher n'abandonne pas et s'il se résigne à laisser partir sa femme, il n'entend pas lui laisser les trois enfants. Du drame social, on passe au drame judiciaire puis à la tragédie, dans un glissement progressif à travers les méandres de la justice. L'aspect pédagogique propre à ce genre de production est ici transcendé par la qualité de l'interprétation, particulièrement celle de Kenneth Welsh qui a la lourde tâche d'incarner Colin Thatcher. La griffe de Mankiewicz est aussi présente dans la direction des enfants, tous très bons, qui deviennent partie et enjeu de la lutte à mort engagée par le mari qui, après des années de guérilla juridique, doit finalement laisser les deux plus jeunes à JoAnn. Incapable de se résigner, il commande l'assassinat de son ex-femme.

La dernière partie de *Love and Hate* oscille entre le drame policier (l'enquête sur le meurtre) et le film de procès (celui de Colin Thatcher) où Mankiewicz utilise habilement les ressources du flash-back, particulièrement lors de l'écoute d'un enregistrement incriminant Thatcher.

Le format télévisuel exige aussi sa rançon et dans quelques scènes extérieures qui appelaient le scope pour mettre en valeur l'immensité des plaines (je pense à celle où Thatcher parle à ses fils de l'importance de la terre) l'image n'a pas l'ampleur que sous-entend le dialogue. Quant à la structure des séquences, elle doit obéir aux impératifs des pauses commerciales, avec un punch accrocheur, souvent suivi d'un léger zoom avant ou d'un arrêt sur

l'image qui annonce des messages du commanditaire.

La violence faite aux femmes et la justice qu'on leur réserve sont également au cœur de *Conspiracy of Silence*, qui touche la question du racisme. En 1971, quatre jeunes Blancs de The Pas, au Manitoba, partent en virée, décident de se taper une Indienne et finissent par la tuer. Très vite toute la ville est au courant de l'identité des meurtriers mais la population se tait face à une GRC qui n'est d'ailleurs pas très pressée de retrouver les vrais coupables. Le poste de police est filmé comme ces commissariats du Bronx où cette fois (Canada oblige) les suspects, au lieu d'être Noirs et Latinos, sont autochtones. Le silence durera 16 ans, jusqu'à ce qu'un policier nouvellement affecté reprenne l'affaire.

Entre-temps nous aurons suivi le destin des agresseurs, des pauvres types dont un (Lee Colgan, superbement rendu par l'acteur Michael Mahonen) n'assume pas le poids du remords. Depuis le meurtre, sa conscience ne le laisse pas tranquille, il est devenu sévèrement alcoolique, sa femme l'a quitté et il végète chez ses parents, il a maintenant 33 ans. Son personnage est intense et pathétique. Hormis la victime, il est le seul à payer, pas seulement pour ses trois complices mais pour les Blancs de la petite ville, qui ont refoulé sans trop de problèmes.

*Conspiracy of Silence* est une éclatante démonstration d'une justice à deux vitesses, ce qui était déjà démontré dans *Love and Hate* (à cause des moyens financiers du mari) mais cette fois c'est à cause du silence raciste de toute une communauté. En regardant la série, je me demandais quelle pouvait avoir été la réaction des gens de ce bled manitobain devant la diffusion «coast to coast» de cette misère morale.

Dans son œuvre télévisuelle, Mankiewicz a bien compris comment tirer profit de ce côté balzacien de la télé, qui permet parfois de raconter longuement splendeurs et misères de la condition humaine. De plus il n'a pas renoncé à un univers qui lui tient à cœur depuis le début de sa carrière: la description attentive de la nature et la sauvagerie qui guette les hommes laissés entre eux (*Le temps d'une chasse*); les petites communautés isolées aux prises avec de lourds secrets (*Les beaux souvenirs* et le projet longtemps caressé des *Fous de Bassan*); l'importance des enfants (*Les bons débarras*). Son intérêt pour la justice — elle est omniprésente dans ses deux téléseries — ne surprendra que ceux qui ne connaissent que ses longs métrages puisque après *Le temps d'une chasse* il avait signé de nombreux films didactiques sur ce sujet (*Un procès criminel*, *Une cause civile*, etc.) qui offre un beau défi pour un cinéaste: mettre en scène de manière vivante un rituel extrêmement codifié au départ.

Si les cinéphiles regrettent énormément le départ prématuré de Francis Mankiewicz, la vue de son travail effectué pour CBC démontre hors de tout doute que la télévision a perdu un réalisateur de tout premier ordre, dont le destin n'est pas sans évoquer celui de Claude Jutra, autre artiste de grand talent, que le Québec n'a pas toujours su faire travailler. ■



Mankiewicz sur le tournage...

*Conspiracy of Silence*, la série qui dama le pion à la retransmission des Jeux de Barcelone.

